

Les soirées littéraires biennoises

Café-restaurant Bierhalle, *Route de Boujean 154*

Mardi 28 septembre 2010 à 19h00



Lucienne Girardier Serex

En juin 2010, j'ai visité pour la première fois ma maison natale à Crestwood, petite bourgade bourgeoise au nord de Manhattan. C'est de là que mon père a conduit ma maman à l'hôpital, une nuit de décembre. Le jour précédent, un beau soleil d'automne chauffait encore les corps et les coeurs, mais cette nuit-là, dix centimètres de neige encombraient l'autoroute. Un grand événement était donc en train de se produire. Enfin, en tous les cas pour moi !

A Crestwood, rien n'a changé depuis près de cinquante ans. Mes parents à qui nous avons envoyé les photos de la maison par I-Phone n'en revenaient pas : les arbres, peut-être, oui, les arbres ont grandi.

A Neuchâtel où je vis actuellement, ce sont mes enfants qui ont grandi. Quelle maman ne se dit pas un jour : mais où sont mes enfants, qui me les a volés ? J'avais trois petits bambins qui jouaient dans le pré, où sont-ils ? Ce sont des adultes, tellement beaux, tellement pleins de promesses qu'on ne regrette rien. Mais cette nostalgie, cette foutue nostalgie...

Juillet 2010, je viens de recevoir un contrat d'édition pour mon dernier roman. Un roman d'espionnage dans le milieu de l'horlogerie. C'est qu'avant de me consacrer à l'écriture, j'étais constructrice horlogère. Je connais toutes les ficelles de ce métier, le calcul des forces, le dessin à la planche ou par CAO, les ateliers, les laboratoires, les tréfileries, les joailleries et même les magasins de bijouterie de la place Vendôme et les cocktails de la jet set hauts talons et champagne (tout va bien jusqu'au fatidique troisième verre). Ceci dit, j'ai abandonné les charmes du temps en boîte pour ceux du Brie de Mots, ce qui est bon pour le palais, mais pas pour le porte-monnaie. D'autant que je passe de longues années à travailler sur chacun de mes romans, romans historiques, car l'histoire est ma vraie passion. J'aime retrouver entre les pages l'âme qu'un être a livré au papier comme à un confident et, de manière fraternelle ou sororale, entrer dans les replis d'un coeur aujourd'hui disparu. J'ai appris l'espagnol pour rencontrer les gens de Cuba, j'apprends maintenant l'ancien français pour me rapprocher de Chrétien de Troyes ou de Marie de France. Même démarche.

Pour le dernier roman paru, *Le sourire de Schiller*, j'ai révisé mon allemand (avec de chers amis) et je me suis plongée dans cette époque fascinante qui a vu disparaître un monde et naître le suivant ; cette période éclore des Lumières, Aufklärung, dans la langue de Goethe. L'immersion a été d'autant plus intense que l'âme de Schiller est complexe et profonde.

En écriture, je cherche toujours la femme, car qui se préoccupe de nous ? Qui, si les femmes ne le font pas, parlera de la féminité et de la maternité ? Qui parlera des frêles pousses, des chatolements du coeur, du souffle imperceptible de l'enfant, de la force d'un baiser, des victoires de la patience et de la toute-puissance d'un regard ? L'héroïne du roman *Le sourire de Schiller* est donc une femme, une peintre, Ludovika, dans l'intimité de laquelle je suis entrée, avec laquelle j'ai vécu des moments intenses. Aventure humaine que je partage avec des mots.